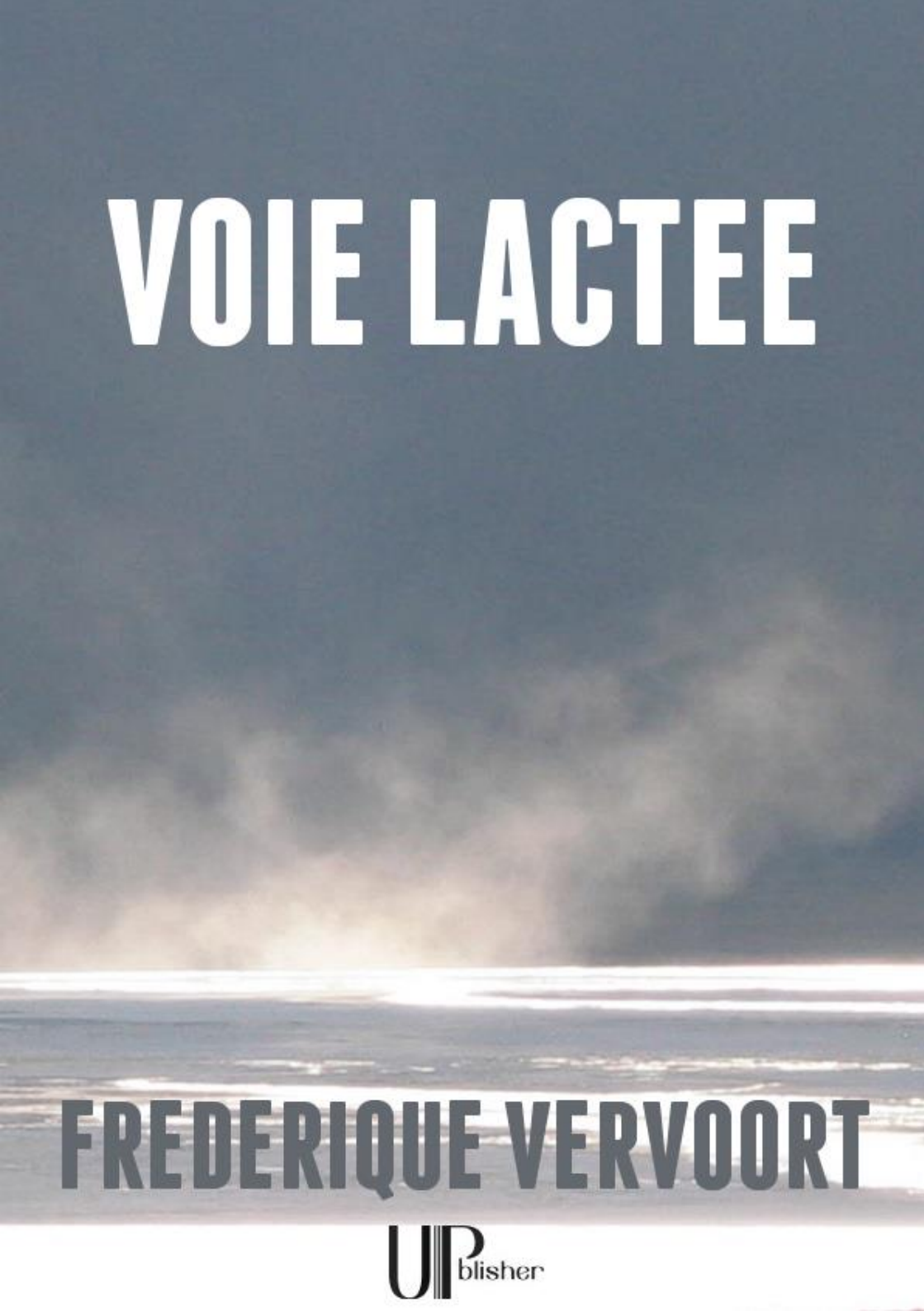


UPblisher

VOIE LACTÉE
FRÉDÉRIQUE VERVOORT

UPblisher.com

Ils sont arrivés, je m'en souviens, un samedi d'avril. J'ai pensé que la maison n'était pas restée longtemps inoccupée et que la vieille Josserand, la propriétaire, devait exulter. Il faisait chaud pour la saison et les déménageurs roulaient des muscles huilés de sueur. L'énorme camion jaune occupait toute l'allée et m'obstruait la vue. Je me suis accoudé machinalement à la fenêtre pour observer le va-et-vient des hommes qui transportaient des caisses de carton pleines à ras bords d'objets divers, et un tas de meubles en kit. Nous avions sans doute affaire à un couple neuf, amateur d'armoires suédoises. Rien ne m'ennuie plus que le convenu. J'ai bâillé, prêt à retourner à mon ordinateur où le dossier Sorg m'attendait, en rade depuis le matin.

Lorsque l'Audi a freiné en face de la maison, juste sous mon nez, j'ai toutefois retardé ma tentative. Le toit du véhicule était surmonté, cela m'a frappé, d'un vélo de course arrimé à des rails métalliques. Le guidon profilé et le rayonnage des roues étincelaient au soleil. Des sportifs. Soit. Le quartier, plutôt résidentiel, cerné de bois et de sentiers escarpés, appelle à l'exploit musculaire. De nombreux joggeurs arpentent nos allées au petit trot, coudes au corps et face ponceau, dès les premiers bourgeons. Dissimulé derrière le store, j'ai cédé à la curiosité et attendu que les portières de l'Audi s'ouvrent en grand pour livrer ses occupants, accablés comme il se doit de sacs et de ballots disparates. Les gens qui déménagent ont toujours la manie idiote de « s'avancer »,

au lieu de laisser les hommes de métier faire benoîtement leur boulot et transporter jusqu'aux dernières cuillers.

Comme je m'y attendais, c'était un couple : lui, la petite trentaine – estampillé jeune loup- le cheveu en brosse et la mâchoire opiniâtre. Il portait une tenue décontractée, jean et tee-shirt aux armes d'une multinationale made in USA. Rien que du convenu, je le répète.

Et puis, je l'ai vue, elle. Elsa. Et ma vie a basculé.

Debout sur le gravillon de l'allée, ses sacs effondrés à ses pieds comme des chiens flapis, elle observait son nouvel espace de vie, l'air désemparé. De ma cachette, j'avais une vision imprenable sur son dos svelte et le fuseau de ses cuisses que le soleil indiscret révélait sous le coton de la jupe. Et puis, elle s'est à demi tournée vers moi – qu'elle ne voyait pas – et j'ai pu admirer la ligne pure de son profil, l'arc suave de ses sourcils. J'étais cuit.

Je ne suis sujet, d'habitude, ni aux coups de foudre, ni aux coups du sort. Ma vie est banale, dans les limites du raisonnable. J'organise mon temps de travail autour de l'ordinateur, cela m'épargne des heures fastidieuses de bureau et les conversations autour des machines à café. J'allonge sur ma couche de jolies intermittentes qui ne me griffent même pas l'âme et que je remplace le moment venu. Internet n'est pas fait pour les chiens.

Et pourtant, ce samedi d'avril, mon cœur, je l'avoue, s'est emballé pour la première fois. Il ne s'est plus calmé depuis. À partir de cette précieuse seconde où Elsa – le

nom de son conjoint n'avait, à ce stade, aucune importance – a surgi dans la lumière, comme une déesse dans sa gloire, je suis entré en dévotion. Le culte d'Elsa. Quant au cul, je n'osais y penser, ou alors sous les strates de la métaphore. Elle semblait si virginale. Innocente et fraîche comme une source. D'ailleurs nous habitons une ville d'eau. La nature, autour de nous, bruisse de chantoirs et de cascades. Cela va bien au teint d'Elsa.

Moi qui ne suis pas timide, j'ai mis des jours avant d'oser l'aborder. Et j'ai passé des heures, embusqué derrière mon store, à guetter ses allées et venues. Elsa debout sur une escabelle – j'en frémissais – occupée à accrocher des rideaux de coutil blanc. Elsa agenouillée sur son perron, plantant avec délicatesse des bulbes de narcisses dans le terreau mou d'une vasque. Elsa dévalant, légère, la pente de l'allée qui menait à notre petit centre commercial. Elsa en pantalon de toile, Elsa en robe à fleurs, Elsa aux cheveux libres – oh, ses longues mèches brunes… – Elsa en chignon sage… Elsa partout et en tous lieux… Je n'en dormais plus. Mon travail s'en ressentait. Mon patron, le sieur Duclôt, me l'a d'ailleurs sèchement fait savoir dans un courriel acéré qui me rappelait les devoirs du télétravail. Je m'en fichais. Mes nuits se passaient à épier l'ombre du corps elsien qui se profilait, languide, derrière les rideaux éclairés. Quand s'amorçait la silhouette trapue de l'époux, un certain David (j'avais fini par apprendre son prénom, Elsa l'appelait souvent pour des riens) je bouillais d'une rage

homicide. De quel droit ce lourdaud accaparait-il ma nymphe des sources ?

Le lourdaud en question soignait sa ligne – soyons beau joueur – lors de ses randonnées bihebdomadaires à vélo. Il filait comme un dard le long des allées, prenait ses virages au cordeau, transpirait dans son maillot jaune – le fat – et faisait danser ses mollets bronzés et musculeux sur le pédalier. Il revenait à la nuit tombée, hors d'haleine, et j'entendais Elsa se lamenter. Il avait encore oublié son casque ! Et ses bandes molletières fluorescentes ! Les automobilistes ne le verraient pas dans la pénombre ! Et elle tendait vers lui, dans un geste de suppliante qui m'enrageait, le casque en forme d'œuf que l'époux vissait, une fois sur deux, sur la herse de ses cheveux avant de repartir à l'assaut des côtes.

Un mois plus tard, Elsa et son mari n'ont pas failli à la règle du barbecue de bienvenue. Ils ont invité les voisins. Je suis enfin sorti de l'ombre. Je me suis retrouvé, dans leur jardin, au milieu d'importuns, ma stupide assiette de carton à la main. Qu'importe. J'accédais enfin au saint des saints. L'espace d'Elsa. Je pouvais lui parler, la frôler, contempler de près son visage de madone florentine. Elle riait, rengorgeait son cou laiteux, son parfum de lys planait au-dessus du fumet des viandes grillées. J'étais en apnée. Je parlais et plaisantais, dans un état second. Elle m'écoutait. Elle ne buvait que de l'eau. « Le bébé, vous comprenez… »

Non, je ne comprenais pas. Elle m'a désigné alors, en rougissant, le léger, l'imperceptible renflement qui

gonflait son ventre sous le voile de sa robe d'été. La foudre m'est tombée dessus. Pour la seconde fois. Mais celle-là sentait la poudre. Il avait osé. Le cycliste imbécile avait engrossé mon Elsa. Mon immaculée virait au gris. J'ai prétexté un malaise vagal – le vin, le soleil – pour me retirer.

Après – le premier choc encaissé – j'ai relativisé. Ma colombe allait nidifier. C'était dans l'ordre des choses. On allait arranger ça.

David, le procréateur, continuait son train-train inepte. Tôt levé, il lançait son Audi dans l'allée, faisant gicler virilement les graviers sous les pneus. Entre ce moment et celui, de plus en plus crépusculaire (l'été s'achevait), où il garait son bolide pour enfourcher sa bicyclette, moulé comme une otarie dans son maillot, je pouvais de nouveau surveiller Elsa. Elsa qui s'arrondissait peu à peu, qui devenait ronde et moelleuse comme un loukoum, dont les seins s'épanouissaient dans son corsage, mûrs pour la lactation. Ma voie lactée à moi… On se parlait à présent, moi accoudé à la petite barrière de son jardinet, attentif et tendre : comment se sentait-elle ? Un peu délaissée par David, peut-être ? Elle, un tantinet gênée, mais ne niant pas… Les femmes enceintes ont besoin de beaucoup d'attentions, je le savais d'instinct. Le David avait la sensibilité d'un grille-pain. La pauvrette…

Le moment de l'accouchement approchait. J'avais pris ma décision. Elsa peinait de plus en plus en chemin, poussant devant elle son ventre montgolfière, le pas

ralenti, le visage las et lumineux… Je ne l'en aimais que plus. Et le fruit de ses entrailles, je l'imaginais déjà…

Le jour J, l'Audi a démarré très tôt. La naissance était programmée à l'avance. Une césarienne. Elsa marchait courbée en deux, le ventre énorme. David paraissait nerveux. Moi aussi, je l'étais.

En fin d'après-midi, il a sonné à ma porte, en tenue de cycliste, malgré le froid de novembre qui s'aiguisait. Il riait.

« Une fille ! Je vais faire une petite grimpette pour fêter ça ! Et puis, j'irai retrouver Elsa… »

Bénis soient les hommes d'habitude… Il avait, bien sûr, oublié son casque. La pénombre l'engloutissait déjà. J'ai demandé le numéro de chambre d'Elsa. Les heures de visite. Il a trouvé ça gentil. M'a montré une photo d'Elsa et du bébé, sur son portable. Elle, son visage clair tourné vers l'objectif, un sourire flottant sur les lèvres, avec ses sourcils en ailes d'hirondelle et cet air de madone qui m'anéantissait. Elle serrait contre son cou la petite tête pelucheuse du bébé. J'ai félicité l'heureux père. Il a enfourché son vélo. J'ai attendu, un peu. Puis je suis entré dans mon garage et me suis glissé au volant de mon break, après avoir posé le bouquet sur la banquette arrière. Je n'ai pas allumé les phares tout de suite. J'aime cette heure, entre chiens et loups, où les méandres de mes chemins familiers semblent s'évanouir dans l'ombre… David, debout sur les pédales, devait gravir le raidillon à flanc de coteau avec une fougue décuplée par

la testostérone… La paternité lui donnait des ailes, au salaud. J'ai même dû accélérer…

Une brève hésitation, et j'ai ouvert la porte de la chambre 46. Une infirmière a contemplé mes roses avec un sourire complice. « Vous les gâtez ! »

Je me suis approché d'Elsa. Le bébé dormait à ses côtés, dans un petit berceau de verre. J'aurais le temps de faire sa connaissance plus tard. Elsa a appelé, dans la pénombre :

« David ? »

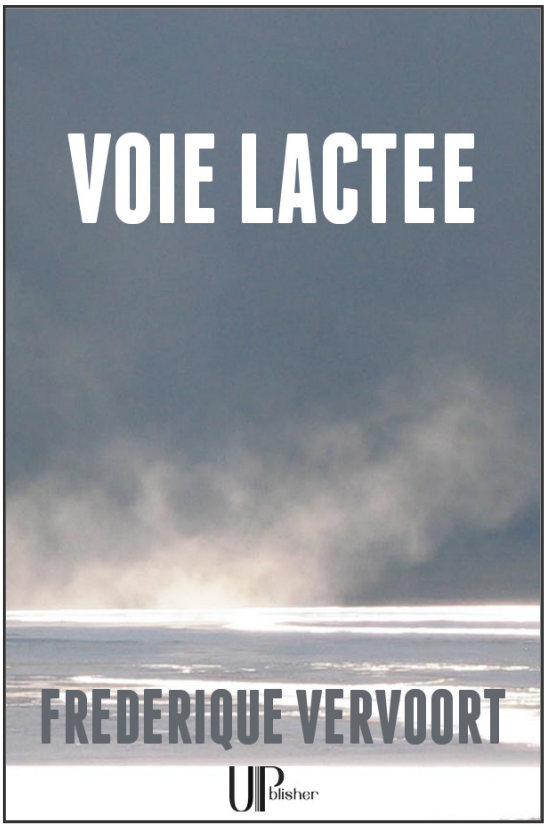
Ses yeux se sont agrandis de surprise. Elsa, ma colombe. Ma douce veuve… J'ai chuchoté :

« Je suis là, ma chérie… »

Vous avez aimé « Voie lactée »… vous souhaitez le noter, donner votre avis, le recommander à vos amis, merci de cliquer sur UPblisher.com

Frédérique Vervoort vous en remercie.

Pour découvrir d'autres ebooks de Frédérique Vervoort, flashez ce QR code et entrez dans l'extrait de Mortelle absence.



N° ISBN: 978-2-7599-0135-7

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Vasca - UPblisher.com
11 bis, rue de Moscou
75008 Paris
E-mail : contact@upblisher.com
Site : www.upblisher.com